Document généré le 25 avr. 2024 10:57

Inter
Art actuel

L’art dans les cahiers d’école

Peut mieux faire : cahiers d’exercices, L’oeil de Poisson, Québec, 18 novembre – 18 décembre 2011

Julie Gagné

Numéro 112, automne 2012

URI : https://id.erudit.org/iderudit/67691ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)
1923-2764 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Gagné, J. (2012). Compte rendu de [L’art dans les cahiers d’école / *Peut mieux faire : cahiers d’exercices*, L’oeil de Poisson, Québec, 18 novembre – 18 décembre 2011]. *Inter*, (112), 86–87.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 2012

Ce document est protégé par la loi sur le droit d’auteur. L’utilisation des services d’Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d’utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l’Université de Montréal, l’Université Laval et l’Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

L'ART DANS LES CAHIERS D'ÉCOLE

▶ JULIE GAGNÉ

L'automne dernier, l'artiste et commissaire montréalais Emmanuel Galland a invité une soixantaine d'artistes à retourner dans leurs cahiers d'école. Le but ? Créer des œuvres pour l'exposition *Peut mieux faire : cahiers d'exercices,* qui a été présentée à L'Œil de Poisson, du 18 novembre au 18 décembre 2011.

Le point de départ de l'exposition était fort amusant : le fameux cahier Canada, qui a accompagné des générations de Canadiens sur les bancs d'école ; qui a pu voir se former les premières lettres de certains, les premiers calculs d'autres ou encore les notes de cours d'histoire ; qui, et l'on pourrait probablement dire surtout, a servi de support pour des gribouillis, dessins, journaux et autres. Bref, on s'est intéressé au cahier Canada et à toutes ses « qualités », allant des déclinaisons de couleurs pastel standardisées (bleu, jaune, rose, vert) aux trois trous à sa gauche,

en passant par les marges roses et les lignes bleues, le papier de basse qualité et, bien entendu, le mot CANADA, presque assené en lettres majuscules sur une carte du pays. Ce sont tous ces éléments qui ont fasciné Emmanuel Galland, Français d'origine, qui habite Montréal depuis une vingtaine d'années. Il y a vu un potentiel créatif énorme, accentué par un design simple et le bilinguisme de la page couverture.

Peut mieux faire : le titre fait référence à un commentaire de type générique qu'un enseignant peut adresser à un élève moyen. De cette manière, il confère un caractère scolaire à l'exposition : l'élève ne fait pas trop mal, mais il peut, voire il doit s'améliorer. Il laisse entendre l'idée d'une progression inévitable, renforcée par le sous-titre : *Cahiers d'exercices*. Ce dernier contient en lui-même sa propre signification : il implique que, pour parvenir à de bons résultats, il faut faire et refaire les choses. Dans son ensemble, le titre, au-delà de ce qu'il évoque des bancs d'école, est en lien direct avec cette quête de perfection, inatteignable il va sans dire, qui peut pousser l'artiste à aller toujours plus loin, à améliorer sa technique ou à en chercher de nouvelles, à se renouveler sans cesse, bref qui peut l'entraîner à sortir de ses propres sentiers battus et, d'une certaine manière, à se mettre en danger. C'est exactement ce que *Peut mieux faire* proposait aux artistes : on leur offrait l'occasion de sortir de leur confort, de leurs habitudes. Au final, on leur proposait de mettre un pied en dehors de leur démarche, afin d'exploiter au mieux les possibilités du cahier.

La référence inévitable à l'école de l'exposition était renforcée par sa mise en espace, qui occupait tous les lieux de la galerie. Sur le mur d'entrée, dans la petite galerie et autour d'une table centrale étaient placées les installations, projections, sculptures et autres variantes. Au centre de la grande galerie : la table, qui mesurait 24 pieds [7,3 mètres], sur laquelle étaient disposés des dizaines de cahiers ; autour de cette dernière : plusieurs chaises, sur lesquelles les spectateurs pouvaient s'asseoir afin de manipuler les œuvres et les observer de plus près. Cette manière de procéder suggérait un parcours ponctué de changements de place. Un tel changement évoquait, bien entendu, le jeu de la chaise musicale. Pour peu, on aurait imaginé un signal nous amenant à nous déplacer à un rythme régulier. Ainsi, par la manipulation et le mouvement, c'est un caractère ludique et interactif qui s'ajoutait à l'exposition. De plus, cette manière de présenter les œuvres offrait un avantage : celui d'obliger le spectateur à prendre son temps afin de bien faire le tour de l'exposition. Muni de gants, il pouvait passer chacun des cahiers au peigne fin et, chose rare, il pouvait toucher aux œuvres. L'avantage de la manipulation est clair : l'exposition devenait un jeu, et une relation plus intime s'établissait entre le spectateur et l'artiste.

L'exposition à L'Œil de Poisson était une seconde mouture de *Peut mieux faire* puisqu'elle avait été présentée à l'Atelier Punkt en automne 2009. Y avaient participé 35 artistes, dont 20 ont également exposé leur œuvre à Québec. Dans la capitale, ce sont 65 artistes qui ont répondu à l'appel d'Emmanuel Galland. Il va sans dire qu'avec un tel nombre de participants, les propositions ont été fort variées, allant du livre d'artiste à la vidéo, en passant par l'installation, la photographie et la sculpture. Il ne saurait être question ici de faire un inventaire exhaustif de l'exposition, mais plutôt de porter un regard sur certaines directions qu'ont pu prendre les artistes.

Utiliser le cahier Canada comme matière première a nécessairement entraîné une dimension politique : que ce soit une réflexion sur la place du Québec dans le pays ou encore une réflexion sur l'idéologie du gouvernement conservateur en place, le terrain était grand ouvert pour les préoccupations politiques de tout acabit. Jean-Marc Mathieu-Lajoie nous offrait, avec « Importation canadienne », une installation présentant une palette de boîtes Hilroy. À côté, quelques-unes ouvertes laissaient voir des cahiers où le Québec était rayé de la carte. Le Canada sans le Québec : l'impact est fort, d'autant plus que, si les boîtes sur la palette incarnaient une forme de stabilité, de solidité, celles qui étaient ouvertes, éventrées presque, donnaient l'impression d'une première fissure dans la stabilité. Le duo formé de Florent Cousineau et Lisanne Nadeau a, quant à lui, mis l'accent sur les nouvelles politiques au drapeau canadien, avec « Le pensum de Sarah » : ils ont créé un grand drapeau à partir des feuilles de cahiers. Sur ces dernières, le pensum, une copie, donne l'impression qu'on a voulu marteler une idée dans la tête de Sarah : « Nul ne peut empêcher quiconque de déployer le drapeau national. » Par ailleurs, cette idée de copie a été utilisée par Yso, qui a écrit, avec une régularité déconcertante, la devise du Québec : « Je me souviens. » Cette dernière, doublée, triplée par moments, s'imposait comme un motif obsessif, un mantra.

Certaines initiatives ont revêtu un caractère ludique. On peut penser à « Caler », de Claudie Gagnon : elle a plié son cahier et l'a mis sous une patte de table, afin de mettre la table à niveau, geste quotidien mais qui, d'une certaine manière, désacralise l'œuvre. Marie-France Tremblay nous a fait sourire avec son « Pain Canada », bien tranché et coquettement placé sur une tablette !

Pour d'autres, l'exercice a permis de se replonger dans le passé : Paryse Martin a présenté deux cahiers, dont un évoquait son passage à l'école : images religieuses, exemples de problèmes mathématiques impliquant « les petits Canadiens-français », nous rappellent un passé pas si lointain où l'enseignement religieux prenait une place prépondérante. Billy Mavreas a exposé son ancien journal intime, plastifié, comme on le fait pour protéger les livres d'école, livrant des moments de son intimité de l'époque. Certains en ont profité, du moins en apparence, pour régler des comptes avec leur passé, ou encore pour se venger : c'est le cas de Patrick Bernatchez qui a brûlé son cahier et qui en a disposé les cendres et fragments entre deux plaques de verre.

Pour d'autres encore, ce sont les qualités visuelles des cahiers qui ont servi de point de départ à la création. Sylvie Cotton a décoré les pages du sien avec des lignes roses et bleues s'entrecroisant et créant parfois des motifs. Elle a également dessiné des points noirs, reprenant la forme des trous du cahier. Gaston Côté a aussi utilisé les trous mais, plutôt que de les dessiner, il a repoinçonné les cahiers et créé des motifs circulaires.

Si la facture visuelle en a influencé plus d'un, la fonction du cahier Canada a inspiré des artistes comme Serge Tousignant qui a présenté sur des reproductions de pages couvertures des citations sur la couleur, s'inscrivant ainsi, malgré l'exercice, dans la démarche qu'il poursuit depuis longtemps. Isabelle Laverdière a pour sa part écrit diverses phrases, au sens parfois carrément troublant : « Je ne crucifierai plus les papillons », « Je ne tuerai plus ma mère », « Je ne ferai plus caca dans le lavabo »…

Finalement, quelques artistes ont détourné le cahier à d'autres fins. On pense à Pierre-Luc Brouillette qui en a utilisé les pages pour créer un pont, présenté dans une alcôve en miroir prolongeant l'image à l'infini, au-dessus d'une mer bleue de lettres, ou à Caroline Gagné qui a présenté une vidéo montrant un cargo en mouvement sur l'eau, projeté sur Backlite et accompagné d'un dessin de cargo au crayon de plomb, donnant l'impression d'une trace ou d'une immobilisation de l'image en mouvement.

Au final, *Peut mieux faire : cahiers d'exercices* a été une exposition fort réussie, nous donnant l'occasion de manipuler des œuvres, de nous les approprier et, surtout, de voir une belle diversité de propositions dans un contexte où la seule directive était de s'inspirer des cahiers Canada. Un seul bémol : certaines œuvres étaient d'une grande originalité ou sensibilité, mais nous avons parfois senti quelques inégalités dans la qualité des créations. Malgré tout, un fait demeure : l'idée était excellente ! ◂

Photos : Ivan Binet.

Historienne de l'art et enseignante au niveau collégial, **Julie Gagné** vise, d'abord et avant tout, à partager et à communiquer sa passion pour les arts visuels. Vulgarisatrice, elle a amené ses regards sur la discipline et la fougue qu'appelle son amour du milieu au micro de CKRL (89,1 FM), à Québec, depuis déjà quelques années. Entre autres collaborations et publications, elle participe également au webzine *Punctum* et à la revue *Inter, art actuel*.